



Prévost lecteur de Pascal : la métaphysique du sentiment

Antony McKenna



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccibp/497>

DOI : 10.4000/ccibp.497

ISSN : 2493-7460

Éditeur

Centre international Blaise Pascal

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2007

Pagination : 4-9

ISBN : 9782845163720

ISSN : 0249-6674

Référence électronique

Antony McKenna, « Prévost lecteur de Pascal : la métaphysique du sentiment », *Courrier du Centre international Blaise Pascal* [En ligne], 29 | 2007, mis en ligne le 02 décembre 2015, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ccibp/497> ; DOI : 10.4000/ccibp.497

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

Centre international Blaise Pascal

Prévost lecteur de Pascal : la métaphysique du sentiment

Antony McKenna

- 1 La merveilleuse richesse des romans de Prévost interdit de les ramener sèchement à quelques sources livresques précises. J. Deprun et R. Mauzi y ont discerné certains thèmes malebranchistes (la tristesse douce-amère, l'inquiétude de la volonté, la lutte de l'attention et de la trace profonde, l'obscurité de l'âme à elle-même)¹, mais ces travaux ont surtout mis en évidence l'enrichissement de ces thèmes philosophiques par l'imagination du romancier. Le malebranchisme ne se réduit pas ici à quelques analyses empruntées par le romancier au philosophe : les héros de Prévost incarnent une philosophie et la font vivre. De même, Jean Sgard a suggéré l'ambition de Prévost de « donner à l'analyse littéraire de l'ennui, du vide ou du romanesque la dimension métaphysique qu'elles avaient chez Pascal et Malebranche », et il parle à ce propos d'une « métaphysique du sentiment² ». Il ne s'agit pas, en effet, pour Prévost, de répéter quelques formules célèbres sur les rapports entre la raison et le cœur : il s'agit de faire vivre une certaine conception du sentiment, de lui donner son véritable statut dans la vie psychologique du héros. Notre lecture confirme cette interprétation de l'ambition et la réussite de l'abbé Prévost.
- 2 Prévost connaît bien les *Pensées* de Pascal. Il est même un des rares privilégiés à en avoir vu le manuscrit original à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, où il a été déposé par Louis Périer le 25 septembre 1711 et où Prévost séjourne en 1728.

Il y a peu de savants qui n'aient l'habitude d'écrire un grand nombre de remarques, dont ils ne se proposent point de faire un usage régulier, et qu'ils négligent même après les avoir écrites, parce qu'ils n'ont point d'autre vue que d'affermir leur mémoire en les jetant sur le papier. C'est ainsi qu'après la mort de M. Pascal on forma le Recueil des Pensées qui porte son nom, d'une multitude de réflexions détachées qui furent trouvées sur quantité de petits papiers différents. On conserve encore précieusement dans la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés tous ces papiers informes, qu'on a pris soin de coller à côté l'un de l'autre dans un livre de papier fort proprement relié ; et pour ceux qui sont dans certains sentiments, ce n'est pas le monument le moins respectable de Paris.³

3 Quelques références explicites à Pascal et à Port-Royal se retrouvent dans les œuvres⁴. Le comte de Rosambert rend visite à Port-Royal en compagnie de Jean Racine en 1687, et c'est avec une licence très romanesque qu'il y rencontre Antoine Arnauld (en exil aux Pays-Bas depuis 1679) et la Mère Agnès (morte en 1671). De même, Cleveland rencontrera Henri Arnauld lors de son passage à Saumur. Mais ces allusions explicites ne sont pas les plus intéressantes.

4 Tous les romans de Prévost peuvent être lus comme un itinéraire spirituel : Prévost représente une quête de la sagesse qui peut être conçue comme un cheminement vers le repos et le bonheur à travers des aventures orchestrées par la Providence. Dans tous les romans surgit le problème de la conciliation de la vie mondaine avec les exigences de la vertu chrétienne. Dans tous les romans, les aventures du héros permettent à l'auteur d'évoquer des thèmes issus des *Pensées* de Pascal, développés parfois par Malebranche : le fond d'inquiétude et d'ennui, le divertissement et le « vide du cœur », le goût de la retraite et le dégoût du monde. La peinture de la condition humaine fait manifestement écho au texte pascalien :

Figurez-vous un homme déplacé et comme perdu qui cherche à se retrouver, mais qui n'en a point d'espérance, et qui s'attache par désespoir à tout ce qui amuse son inquiétude et qui flatte sa douleur. Voilà ma triste image. (*Cleveland*, éd. PUG, p. 347/ éd. Desjonquères, p. 596.)

5 Prévost reprendra les thèmes de la misère et de la grandeur. Les péripéties extraordinaires des aventures mettent en évidence les « contrariétés » de la nature humaine, de telle sorte que Cleveland se conçoit comme « le rebut de la fortune et de la nature » (p.99/179). Cet itinéraire spirituel est celui d'un cœur sensible. Or, la sensibilité du cœur, la « nature » du héros, est déterminée par ses premières « habitudes » (p.519/881)⁵, et la faiblesse de sa nature le rend constamment sujet à des défaillances face à la violence des passions. Dans l'ensemble des œuvres de Prévost, les allusions aux thèmes pascaliens sont ainsi très fréquentes. Or, les aventures de Cleveland sont particulièrement intéressantes de ce point de vue, car les formules de Prévost témoignent de la présence constante des *Pensées* de Pascal sur la table de travail de l'écrivain.

6 Quelques remarques de la Préface portent sur les critères de vérité – ou de vraisemblance – du roman et définissent les conditions des preuves de fait :

L'histoire de M. Cleveland m'est venue d'une bonne source. Je la tiens de son fils [...] Le hasard me procura sa connaissance [...] Il me confia le manuscrit [...] je me bornai au dessein d'entreprendre en français ce que je ne me sentais point capable d'exécuter en anglais [...] Il me permit de prendre une copie de son manuscrit ... (p. 10.)

7 L'authenticité du document est ainsi mise hors de doute. La réflexion porte ensuite sur la véracité du récit. Là aussi, Prévost fournit des garanties au lecteur :

Le temps où vivait M. Cleveland n'est pas si éloigné du nôtre qu'il ne puisse se trouver encore quantité de personnes qui l'aient connu. La plus grande partie de son histoire roule aussi sur des faits dont la mémoire est récente, de sorte qu'un lecteur ne doit pas craindre qu'on le transporte ici dans la région des fables. (*ibid.*)

8 Cependant, les événements racontés sont si extraordinaires qu'ils engagent Prévost dans une réflexion sur les conditions de la vraisemblance d'un récit :

Quoique ce que j'ai à dire pour appuyer la vérité des aventures extraordinaires de M. Cleveland n'aient point la force d'une preuve décisive de fait, on ne le trouvera pas non plus aussi vague et aussi faible qu'une preuve de simple raisonnement. C'est un mélange de ces deux sortes de preuves : 1° Dans toutes les

choses que M. Cleveland nous raconte sans autre témoignage que le sien, je remarque qu'il n'a rien avancé qui ne puisse se concilier parfaitement avec nos histoires les plus fidèles et les plus approuvées. 2° Il rapporte un grand nombre de faits dont on trouve réellement des traces, et souvent même d'amples témoignages, dans les historiens contemporains. (p. 10.)

- 9 Prévost reprend ici les réflexions de Filleau de La Chaise dans son *Discours sur les Pensées* de M. Pascal et dans son *Discours sur les preuves des livres de Moïse*, publiés tous deux en 1672 et inclus depuis 1678, avec un troisième *Discours* que nous évoquerons plus loin, dans les éditions Desprez des *Pensées*. En effet, Filleau de La Chaise développe dans ces textes les remarques des auteurs de la *Logique* de Port-Royal (livre IV, ch. 12 : édition 1662) sur les conditions de crédibilité d'un récit et sur la cohérence et l'indépendance des témoignages qui rendent invraisemblable une supercherie ou une erreur. Ces mêmes réflexions avaient fait l'objet d'un écrit d'Antoine Arnauld à propos de l'affaire de la signature du Formulaire (1657), connu certainement de Pascal⁶ ; elles avaient été développées aussi dans le traité *De la foi humaine* (1675) de Nicole et exploitées dans la « grande » *Perpétuité* de 1669. Dans le texte des *Pensées*, ces mêmes réflexions se résument sous le titre « Les apôtres trompés ou trompeurs » (Laf. 322 ; S.353 ; PR. XVI.1, 2) pour conduire l'interlocuteur à la conclusion que les témoins n'ont pu être trompés (puisqu'ils étaient témoins oculaires) et que leur fourberie est une hypothèse « absurde », et donc que le récit biblique est authentique. À cette réflexion Filleau de La Chaise apporte un développement important en 1678 sous le titre : *Qu'il y a des démonstrations d'une autre espèce et aussi certaines que celles de la géométrie, et qu'on peut en donner de telles pour la religion chrétienne*, où il suggère que les preuves de la religion chrétienne peuvent apparaître faibles prises individuellement, mais que, prises ensemble, elles ont une force de persuasion invincible. Nous reviendrons sur cet argument, que Prévost connaît certainement, puisqu'il l'exploite dans le corps du roman de *Cleveland* : qu'il suffise ici de suggérer que le romancier situe ses propres réflexions sur la vraisemblance du roman dans la perspective des réflexions apologétiques de Port-Royal sur l'authenticité du récit biblique.
- 10 Il y revient rapidement au cours du roman :
- Mais suis-je capable de chercher à plaire, et ai-je promis autre chose dans ces mémoires que de la sincérité et de la douleur ? (*Cleveland*, p. 205/358.)
- 11 Mais c'est surtout dans la structure même du roman que ce thème est inscrit profondément – en abyme, pour ainsi dire. En effet, *Cleveland*, comme les autres romans, comporte de très nombreux récits inscrits dans le récit principal : ce sont des témoignages qui jouent un rôle capital dans la progression des événements, puisqu'ils déterminent ce que croit le héros, ce qu'il pense des autres personnages, la bonne foi qu'il leur suppose, le crédit qu'il leur accorde, les décisions qu'il engage sur son interprétation de ces apparences, etc. : c'est toute une série d'aveux, de confessions ratées, de confessions fausses, de méfiances, de doutes, de faux semblants, d'apparences trompeuses : par exemple au centre du récit principal, la rupture entre Cleveland et Fanny repose sur le faux témoignage de Gelin ; un des grands risques courus par Fanny au cours de cette aventure est constitué par la fausse confiance de l'actrice espagnole Cortona. Cleveland lui-même tombe presque toujours dans le panneau de sa propre bonne foi : trop tard et à tort, il met en doute la sincérité de Fanny et la conviction de Madame, fondée, dit-il, sur « des assurances vagues et sans preuves » : « je n'ai point tant de crédulité pour de trompeuses apparences » (p.363/620) ; la belle-sœur de Fanny lui

découvre la supercherie de Gelin, lors même que Fanny a cru être le témoin oculaire des tromperies de Cleveland, etc.

- 12 Ce dernier exemple est significatif, car que peut-on souhaiter de mieux en fait de témoignage que d'être soi-même témoin des faits allégués ? La bonne foi ne saurait alors être mise en doute. Or, par les péripéties du roman, ce témoignage oculaire est pris en défaut : « Hélas, pouvais-je en démentir mes yeux ? Pouvais-je penser que la jalousie eût altéré jusqu'à mes sens, et changé pour moi l'ordre de la nature ? » (p. 388/663), demande Fanny devant la nouvelle réalité de la trahison de Gelin révélée par sa belle-sœur. Ces transformations de l'évidence en apparence trompeuse conduisent les personnages à la conscience de la fragilité de leur univers : ils voient, ils croient voir, ils sont de bonne foi, ils font crédit à leurs yeux et à ceux de leurs amis et ne peuvent faire autrement, et puis, encore une fois, ils se trompent, ils se rendent compte qu'ils ont été aveugles, dupés, bernés... Cleveland lui-même tire d'excellentes conclusions de cette situation oppressante :

Je tâchais de rapprocher cent idées qui se choquaient dans leur confusion, et voulant trop embrasser d'une seule vue, je n'apercevais rien qu'à travers d'épaisses ténèbres. (p. 439/749.)

- 13 Il ne saisit plus la cohérence de sa propre vie, la vérité et le sens des événements. Très souvent – une bonne quinzaine de fois au cours du roman – ce renversement des données de la conscience, cette rupture de cohérence, conduit à l'évanouissement :

Les mouvements cruels qui me déchiraient le cœur se communiquèrent en un moment au cerveau ; je sentais que ma raison s'obscurcissait tout d'un coup ; j'étendis les bras vers Bridge, comme si la terre se fût dérobée sous mes pieds, et que j'eusse cherché à me tenir à quelque chose. O mon frère ! lui dis-je, je me meurs. En effet, je tombai sur lui, sans le moindre reste de sentiment et de connaissance ! (p.269/463.)

- 14 Un autre exemple développe cette image de l'abîme :

Je ne tenais plus à rien : tout semblait se dérober autour de moi. J'étendais la main par intervalles, comme pour saisir les seules choses auxquelles je croyais pouvoir m'attacher, et la tenant étendue sans pouvoir même la serrer, il n'y avait point d'instant où je ne me crusse prêt à tomber dans un vide immense, qui me causait, comme j'ai dit, la même horreur que l'approche du néant. (p. 367/627.)

- 15 Or, comme me l'a fait remarquer J. Sgard, cette image est empruntée à un récit, publié pour la première fois précisément en 1737, date de la composition de ces pages de *Cleveland*, portant sur « l'abîme de M. Pascal » :

...Où ils n'aperçoivent qu'un chemin uni, vous voyez d'affreux précipices. Cela me fait souvenir de M. Pascal, dont la comparaison ne vous déplaira pas ; car vous savez qu'il avait de l'esprit, qu'il a passé dans le monde pour être un peu critique, et qu'il ne s'élevait guère moins haut, quand il lui plaisait, que le Père M[alebranche]. Cependant ce grand esprit croyait toujours voir un abîme à son côté gauche, et y faisait mettre une chaise pour se rassurer : je sais l'histoire d'original. Ses amis, son confesseur, son directeur avaient beau lui dire qu'il n'y avait rien à craindre, et que ce n'étaient que des alarmes d'une imagination épuisée par une étude abstraite et métaphysique, il convenait de tout cela avec eux, car il n'était nullement visionnaire ; et un quart d'heure après il se creusait de nouveau le précipice qui l'effrayait. Que sert-il de parler à des imaginations alarmées ? Vous voyez bien qu'on y perd toutes ses raisons, et que l'imagination va toujours son train.⁷

- 16 Ce n'est pas tout. Plus loin, Cleveland se confie au comte de Clarendon et décrit sa condition dans les mêmes termes :

Figurez-vous donc un homme qui, dans le même instant qu'il se trouve soulagé d'une affreuse oppression, passe tout d'un coup dans un état si libre que, ne sentant plus rien qui lui résiste, il appréhende au contraire que, faute d'être serré ou appuyé, chaque pas qu'il va faire dans le vide ne l'expose à quelque chute dangereuse. Il marche avec une légèreté qui le fait trembler, et le mouvement qui l'entraîne est si rapide qu'il reconnaît à peine ce qui se présente autour de lui. (p. 508/863.)

17 L'abîme de M. Pascal est devenu l'image de l'état d'esprit de Cleveland, qui ne sait plus à quoi s'en tenir, qui passe en un moment de la mélancolie à exaltation, de la confiance à la crainte, de la conviction à l'incertitude ...

18 J'ai dit « état d'esprit », il faudrait dire « état de cœur », car la philosophie de Cleveland est fixée depuis longtemps : tous ses ennuis lui viennent du cœur :

J'ai tiré en effet de la philosophie tout le secours qu'elle peut donner : elle a éclairé mes entreprises, elle a réglé mes dehors, elle a soutenu ma prudence, elle m'a fourni des consolations contre le désespoir. Mais elle n'a jamais diminué le sentiment intérieur de mes peines, et elle ne m'a point empêché de reconnaître qu'un philosophe est toujours homme par le cœur. Développons cette malheureuse suite d'aventures, ou tendres ou tragiques, mais toutes si tristes et si intéressantes qu'elles me répondent de la compassion de mes lecteurs. (p. 85/155.)

19 Avant d'apporter quelques précisions sur ce point, soulignons l'obsession permanente de Cleveland, qui cherche, dans les terribles péripéties de ses aventures, une cohérence, un fil directeur, un sens. Cette obsession est liée à celle de véracité du récit : c'est ainsi que Bridge, demi-frère de Cleveland, qu'il a rencontré en plein milieu de l'Atlantique, s'exclame :

J'ignore encore si c'est naturellement ou par un secours miraculeux du ciel que je vis ouvrir tout d'un coup une voie d'espérance au milieu d'un état si déplorable. Tout est si surprenant dans ce qui me reste à vous apprendre que mes simples protestations de vérité ne suffisent point pour vous persuader. Il n'y a que la rencontre que vous avez faite de mon vaisseau dans cette vaste mer, et le témoignage de mes gens, qui puissent ébranler l'incrédulité dont vous vous armerez d'abord. (p. 99/179.)

20 Cette rencontre fait figure de miracle qui est comme la garantie que les événements ne sont pas conduits par le hasard. Bridge est très attentif à cette question :

Un pouvoir plus réel que la fortune veillait pendant ce temps-là à ma conservation... (p. 37/75.)

[Bridge] promet de m'instruire du miracle que le ciel avait opéré pour son salut... (p. 97/176.)

Quoique je me crusse fort redevable à leur industrie et à leur zèle, il est clair que cette entreprise n'avait réussi que par une protection particulière du ciel... (p. 102/183.)

Effectivement, il y avait quelque chose de si extraordinaire dans cet événement que j'étais embarrassé moi-même à l'expliquer. Je le regarde encore comme une preuve sans réplique de la réalité de quelque puissance maligne qui s'est comme emparée de mon sort, et qui change le cours même de la nature pour assurer ma perte. (p. 146-147/258.)

21 Cleveland est, quant à lui, convaincu que les événements sont conduits par la Providence ; c'est leur caractère extraordinaire même qui l'en persuade : de telles coïncidences, de telles rencontres, de tels renversements inattendus... ne sauraient être le simple fruit du hasard. Il s'en explique :

Enfin, le hasard, ou plutôt la Providence, qui ne voulait plus nous laisser ignorer nos malheurs et qui en préparait encore de plus terribles ... (p. 218/376.)

- 22 Le ciel protège Fanny, « une merveilleuse faveur du ciel » protège encore Cécile, lui-même est retenu du suicide par un miracle (p. 290/499), Dom Thadeo est puni par la Providence (p. 590/998), le repentir de Gelin est attribué à la grâce : le renversement est si extrême qu'il ne saurait être un effet de la nature.
- 23 Mais, en bon malebranchiste, Prévost sait que la majesté de Dieu exige qu'il se serve des lois générales de la nature. En effet, les miracles les plus merveilleux du roman sont ceux opérés par le cœur humain. Ainsi, lorsque Cleveland retrouve enfin Lord Axminster et Fanny en territoire indien :
- Apprenez-moi par quel hasard vous vous trouvez dans cette solitude. Je lui fis connaître, autant que je le pus dans le désordre où j'étais, que ce qu'il appelait un effet du hasard en était un de ma tendresse immortelle pour lui et pour sa fille ; que c'en était un du désespoir où son départ de France m'avait jeté, et de la résolution inébranlable où j'étais d'employer mon sang et ma vie à son service. (p. 181/317.)
- 24 Ainsi, le cœur opère des miracles. L'histoire merveilleuse de Cleveland est l'histoire de son cœur, et c'est cette histoire qui témoigne d'une intention divine.
- 25 Sur ce point, un passage de Filleau de La Chaise vaut d'être présenté : il y est question d'un certain « sentiment qui vient de la nature ou de l'expérience » et qui nous permet de distinguer entre les ouvrages de la nature et de l'art : « Que nous l'apportions en naissant ou qu'il vienne de la coutume, il n'importe : jamais il ne nous trompe » (*Discours sur les Pensées*, § 40). Il semble possible que la certitude de Cleveland quant au rôle de la Providence dans le déroulement des événements extraordinaires de sa vie lui vienne du sentiment auquel fait référence Filleau de La Chaise. On pourrait douter de la pertinence de cette comparaison, si nous n'avions par ailleurs des indices permettant d'assurer avec certitude que Prévost connaît le texte de Filleau de La Chaise. C'est ce que nous démontrerons maintenant.
- 26 Cleveland, le philosophe anglais, établit dès sa jeunesse une philosophie de « l'ordre » (p. 59/111) étrangement proche du malebranchisme ; à une étape de son histoire, il réexamine ses principes (p. 280 *sqq.* ; I p. 483 *sqq.*) et propose une philosophie plus profondément malebranchiste encore. Mais la philosophie n'est que peu de chose à ses yeux : il finira par la regarder comme un « fantôme ». Dès sa jeunesse, il est convaincu que les raisons se déroulent et se démontrent indépendamment du cœur ; elles ne sauraient donc remplir toute l'attente des hommes :
- Un philosophe est toujours homme par le cœur. (p. 85/155 : passage cité ci-dessus.)
- 27 Et sa nouvelle philosophie empruntera à Malebranche l'expression du vide du cœur :
- [Après avoir découvert son être dans le cogito] Le philosophe n'a qu'à se consulter un moment : qu'aperçoit-il ? Je me trompe, car il cesse ici d'apercevoir ; mais il sent dans le fond de son être une secrète inclination, un penchant actif, qui le porte il ne sait encore à quoi. Comment pourra-t-il définir ce sentiment ? C'est l'exigence de quelque besoin inconnu qui demande d'être rempli. Si ce n'est point une douleur, c'est du moins la privation d'un plaisir nécessaire. Il manque un bien sans lequel il ne peut être tranquille ; il y tend sans cesse, sollicité à le chercher par un mouvement involontaire et comme entraîné par un ascendant irrésistible. (p. 284/489.)
- 28 Ainsi, Malebranche fournit ses raisons, qui sont résumées en quelques pages ; tout le reste du roman est l'histoire du cœur de notre philosophe et cette histoire le conduit à la conversion, ou plutôt à un projet de conversion qu'il met implicitement, mais manifestement, sous le signe de Pascal : Malebranche fournit les raisons ; Pascal console le cœur.

- 29 Cette conversion est introduite par plusieurs événements : la conversion de Fanny à Chaillot ; un débat entre philosophes sur la nature de l'âme, où l'un des interlocuteurs invoque un argument de Pascal repris par Filleau de La Chaise⁸ ; la conversion de Tréville sous l'effet de l'argument du pari, qui lui est présenté par un oratorien (p. 567/961-962) ; suit la conversion de Cécile, qui trouve dans la seule religion de quoi combler le vide de son cœur (p. 613-14/1038-39). C'est enfin le tour de Cleveland : déjà le recteur de Louis-le-Grand a annoncé que ces « cœurs droits à qui la lumière manque, mais qui la cherchent » (p. 519/882), la trouveront enfin. Cleveland abandonne les philosophes et leurs jeux d'esprit, mais ne saurait plus se contenter des voluptueux plaisirs de la table et de la chair : son cœur aspire au troisième ordre (p. 569/965) ; il rejette le divertissement : « plaisirs frivoles ! Amusements sans force ! » :

Je lui confessai que tous les plaisirs dont je m'étais fait une si douce idée ne me paraissaient plus qu'une honteuse illusion. (p. 575/975.)

- 30 Après la folle agitation de son cœur, il aspire au repos. Mais cette privation lui inspire une espèce d'inquiétude, un « vide », qui ne saurait être comblé par les vérités philosophiques :

La vérité et la sagesse philosophiques sont des chimères de l'imagination. (p. 576/977.)

- 31 Enfin, il s'entretient avec le comte de Clarendon : la conversation s'ouvre par une reprise d'une réflexion célèbre de Pascal sur la misère et la grandeur :

Je vous ai trompé, lui dis-je, si j'ai pu vous persuader quelque chose à l'avantage de ma force et de mes lumières : car on est faible quand on ne résiste à rien ; on est aveugle quand on manque de discernement pour se conduire. Oui, interrompit-il à son tour, mais c'est être fort, et c'est être éclairé que de connaître son aveuglement et sa faiblesse. (p. 623/1054.)

- 32 Cleveland avoue que « toute [s]on étude est de fuir la vue de [lui]-même » (p. 624/1056) et ouvre son cœur au comte. Rejetant toutes les complications philosophiques comme autant de sophismes, celui-ci trouve l'argument adéquat pour un cœur qui « cherche de bonne foi la vérité » (p. 627/1060-61) : il montre que la religion est « aimable » et fait souhaiter qu'elle soit vraie ; ensuite, il montre qu'elle est le seul remède qui convienne à l'homme, puisqu'il n'y a « rien qui s'accorde si bien avec la connaissance que nous avons de nous-mêmes et des objets qui nous environnent » (p. 626/1060) – en termes pascaliens, il montre que la religion est « vénérable parce qu'elle a bien connu l'homme » ; de là, « le chemin est court jusqu'à la conviction de toutes les autres parties de la vérité auxquelles le parfait repos du cœur est attaché » : le comte conclut, en effet, en montrant que la religion chrétienne est « la vérité la plus réelle et la mieux établie » (p. 627/1061). L'argument n'est présenté que sous forme de résumé, mais il est évident que Prévost calque le discours de la conversion de Cleveland sur le modèle pascalien (Lafuma 12 ; Sellier 46 ; PR. XXVIII.45). Il conclut avec Filleau de La Chaise :

Après avoir fait passer sous mes yeux tout ce qui appartient à la religion par quelque rapport, il me demanda ce que je pensais d'une vérité soutenue de tant de preuves ? Je ne pus refuser une soumission qui m'était comme arrachée. On éteint du moindre souffle la lumière d'un flambeau. Mais cent flambeaux réunis jettent une clarté victorieuse que tous les vents ensemble ne sauraient affaiblir. (p. 627/1062.)

- 33 La religion de Cleveland n'est certes pas l'augustinisme de Port-Royal : il est convaincu, avec Malebranche, de l'innocence des passions ; il préconise un « attachement raisonnable aux créatures » (p. 629/1065) et dénonce la solitude comme un fanatisme,

mais il est remarquable que cette conversion du cœur soit conduite sous le signe de Pascal : Malebranche fournissait des raisons qui ne conduisaient qu'à l'incertitude et au désespoir ; Pascal fournit des mouvements décisifs au cœur.

- 34 Or, la conversion de Cleveland est l'aboutissement de son histoire : elle confirme l'intention divine, la direction, le sens de l'histoire à travers ses multiples péripéties. Si on reprend les réflexions initiales de Prévost sur les critères de vraisemblance et de vérité, la référence à Filleau de La Chaise peut maintenant apparaître comme vraisemblable, car il est évident que Prévost connaît fort bien le livre des *Pensées*. Dans cette perspective, la conversion, puisqu'elle donne un sens spirituel à la vie de Cleveland, à l'histoire du cœur humain, confirme la vérité de son récit. Elle a une fonction psychologique dans l'évolution du héros, mais elle a aussi une fonction narrative : la conversion permet de déceler le sens spirituel de l'histoire et en confirme l'authenticité.
- 35 Cette petite étude de sources nous permet ainsi de situer les romans de Prévost dans le contexte intellectuel qui donne tout leur sens aux termes d'analyse qui sont les siens. Les théologiens de Port-Royal avaient parfaitement identifié, en Malebranche, un adversaire de leur interprétation de la doctrine de saint Augustin. L'oratorien proposait, en effet, une véritable réhabilitation de l'amour-propre et, partant, de toutes les passions humaines : « Sans amour-propre, il n'y aurait pas d'amour ». La morale d'intention qui caractérise les augustiniens, leur condamnation de toute motivation fondée sur l'amour-propre, allait succomber aux assauts des malebranchistes. Fénelon, Ramsay, l'abbé de Saint-Pierre au sein du club de l'Entresol, Montesquieu, Marivaux, Lesage, Voltaire : tous allaient revendiquer l'innocence des passions canalisées vers l'intérêt commun. Diderot allait refonder cette morale utilitariste dans la médecine de Montpellier, et Rousseau allait défendre ardemment l'innocence de passions naturellement bonnes, qui n'ont été viciées et perverties que par « le jeu malin des intérêts cachés » de la vie sociale. Malebranche a ainsi ouvert la voie vers un tout autre monde, et les romans de Prévost se situent à un tournant capital dans l'histoire des idées morales, car il met en scène l'analyse du sentiment pascalien transposée dans le contexte de l'anthropologie malebranchiste. L'homme est livré à lui-même ; il n'a pas la grâce. C'est ce qui donne à ces merveilleux romans leur accent poignant et leur force d'émotion.

NOTES

1. J. Deprun, « Thèmes malebranchistes dans l'œuvre de Prévost », in *L'Abbé Prévost : actes du colloque d'Aix-en-Provence 1968*, Paris, 1970 ; R. Mauzi, « Le thème de la retraite dans les romans de Prévost », *ibid.*, et *L'Idée du bonheur au XVIII^e siècle*, Paris, 1968.
2. J. Sgard, *Prévost romancier*, Paris, 1968.
3. *Le Pour et contre*, vol. v (achevé d'imprimer du 15 février 1735), article 64, p. 74.
4. Voir *Lettres de Mentor à un jeune seigneur*, Londres, 1764, Introduction, p. xxxvii-xxxviii, et lettre 7, p. 201. Sur l'auteur de ce texte, voir J. Sgard, *Prévost romancier*, p. 566.
5. « Les premières méthodes décident ordinairement de ce qu'on doit attendre d'un enfant pour toute sa vie, parce que les habitudes qu'elles servent à former changent rarement lorsqu'elles ont

acquis un certain degré de force, et sont peut-être proprement ce qui doit porter le nom de nature. » (*Cleveland*, p. 519/881).

6. « Réflexions d'un Docteur de Sorbonne, sur l'avis donné par Mgr l'évêque d'Alet, sur le cas proposé, touchant la souscription de la dernière constitution du pape Alexandre VII et du Formulaire de l'Assemblée générale du clergé de France », dans A. Arnauld, *Œuvres*, vol. XXI, p. 18-46. Voir T. Shiokawa, « À propos de la distinction arnaldienne de la “foi divine” et de la “foi humaine” : signification de cette dichotomie », *Chroniques de Port-Royal*, 44 (1995), p. 187-198.

7. *Lettres de M. [Jean-Jacques] B[oiseau] sur différents sujets de morale et de piété*, Paris, 1737, n° XXIX, p. 206-207, et reproduit dans Pascal, *Œuvres complètes*, éd. J. Mesnard, vol. I (Paris, 1964), p. 968-969.

8. « Tout ce qui est incompréhensible ne laisse pas d'être » : Lafuma 149 ; Sellier 182 ; Filleau de La Chaise, p. 114 ; *Cleveland*, p. 563.

INDEX

Mots-clés : Prévost, Pascal, sentiment, métaphysique

Keywords : feeling, metaphysics

AUTEUR

ANTONY MCKENNA

Université de Saint-Étienne Institut Claude Longeon (CNRS UMR 5037)